

GRAMM - R

ÉTUDES DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE

Jacques François, Pierre Larrivée,  
Dominique Legallois et  
Franck Neveu (dir.)

La linguistique  
de la contradiction

P. I. E.  
PETER LANG



GRAMM - R

ÉTUDES DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE

Jacques François, Pierre Larrivée,  
Dominique Legallois et  
Franck Neveu (dir.)

La linguistique  
de la contradiction

P. I. E.  
PETER LANG



# L'analyse de la contradiction

Jacques FRANÇOIS\*, Pierre LARRIVÉE\*,  
Dominique LEGALLOIS\* et Franck NEVEU\*\*

\*Université de Caen, \*\*Université Paris-Sorbonne

## 1. L'analyse de la contradiction

L'étude du sens dans le langage a soulevé l'espoir de la découverte de généralisations de contenu. La difficulté d'établir de telles généralités a amené à se tourner vers des dispositifs relationnels, comme cela a été le cas en typologie par exemple. Parangon des dispositifs relationnels entre catégories interprétatives, le carré aristotélien des oppositions a servi à rendre compte de dynamiques lexicales dans la tradition sémiotique (Greimas 1966) et au-delà (Lyons 1980 : 217-236). La démonstration de l'ubiquité des rapports scalaires dans la sémantique grammaticale est une des contributions majeures de la monographie de Laurence R. Horn de 1989 *A natural history of negation*. Rappeler les relations contraires entre *Tous les S sont P* et *Aucun S n'est P*, contradictoires entre *Tous les S sont P* et *Certains S ne sont pas P*, *Certains S sont P* et *Aucun S n'est P*, permet de jeter une nouvelle lumière sur les problématiques de sens grammatical, non seulement sur la quantification (voir la discussion critique de Duffley et Larrivée 2011), la modalité (*possible, non nécessaire, probable, certain*), mais également sur les intervalles des prédicats de degré, de la comparaison, et leur extension au temps et à l'aspect (Hay, Kennedy et Levin 1999), notamment. Horn montre en particulier que le mécanisme relationnel fondamental de la contradiction (où la vérité de A implique la négation de B, avec tiers normalement exclu, entre *homme* et *femme*) et de la contrariété (où A et B peuvent être faux tous les deux, entre *masculin* et *féminin*), expliquent les emplois de préfixes (*non éligible* face à *inéligible*), de marqueurs, et jusqu'à des configurations grammaticales (la litote de la montée de la négation *Je ne crois pas qu'il vienne* dérivant d'une contradiction face à la contrariété émanant de la négation directe *Je crois qu'il ne viendra pas*). Cela suggère que des représentations sémantiques fondamentales se déploient à différents niveaux de la

structure linguistique ; des concepts sous-tendant la quantité, le degré, la modalité s'appliquent à la morphologie, au lexique, aux constructions, voire aux relations discursives. La chose est importante, car si elle se vérifiait, elle démontrerait un inventaire rationnel de notions dont les interventions structurelles multiples constitueraient un des facteurs de cohésion de la complexe architecture linguistique, qui sans cela devrait être plus complexe, et plus variable qu'avéré.

C'est dans la proposition concrète de la récurrence d'une même notion à différents niveaux de structuration, de la langue au discours, que repose la force de ce volume. Il développe en trois parties l'idée que les tensions entre contrariété et contradiction sont à l'origine des raisonnements contextuels qui donnent des objets linguistiques bien formés.

La première partie concerne les marqueurs de l'opposition, offrant des études de cas novatrices dans un ensemble de langues documentant l'intervention de la contradiction et de la contrariété.

L'article de Johan van der Auwera, Frens Vossen et Maud Devos (*Le cycle de Jespersen à trois et quatre négations*) considère le cas bien connu de l'évolution diachronique des négations de proposition. Le cycle de Jespersen, qui est aussi la spirale de Meillet, ne concerne pas seulement une évolution d'une négation simple vers une autre négation simple à travers une négation double, mais aussi une progression vers une négation à trois et même quatre marqueurs. Le triplement et le quadruplement sont illustrés et il est montré aussi que les paramètres du doublement se retrouvent dans le triplement. La valeur emphatique souvent associée à ces cas illustre le rôle pour le changement historique d'une valeur de contrariété.

La sémiotisation de la contradiction et de la contrariété est illustrée par deux coordinations négatives du grec ancien, οὐδέ et οὔτε, analysées par Camille Denizot (*Deux coordinations négatives en grec ancien : différences sémantiques et pragmatiques entre οὐδέ et οὔτε*). D'après l'explication traditionnelle, οὔτε est une coordination symétrique qui coordonne sans hiérarchiser, contrairement à οὐδέ. Or, la différence essentielle est que οὔτε coordonne des notions d'un domaine délimité, les termes niés sont présentés comme des contradictoires s'ils sont antonymes, et leur ordre est libre ; avec οὐδέ, soit le domaine nié est ouvert, soit il y a plusieurs domaines négatifs, les termes niés étant présentés comme des contradictoires s'ils sont antonymes et leur ordre dépend de la visée argumentative.

D'autres dimensions se surajoutent à l'expression de la négation. En morphologie, la préfixation en *anti-* sur la base nominale et adjectivale manifeste deux valeurs sémantiques à discriminer : une valeur adversative (*antirides*, *antigrippal*) et une valeur antonymique (*antihéros*,

*antiromantique*). L'analyse d'occurrences par Franziska Heyna (*antirides et antihéros : valeurs adversative et antonymique des dérivés en anti-*) montre que, dans les *anti*<sub>2</sub>*N*, le préfixe *anti*<sub>2</sub>- à valeur antonymique doit être décrit comme un opérateur de « non-conformité au type » ; celui-ci opère l'annulation de certains traits prototypiques du nom de base. Quant aux dérivés déadjectivaux, deux faits inédits sont abordés : les dérivés antonymiques construits sur un adjectif primaire (*anti-jolie*) et ceux construits sur un adjectif dénominal dont l'interprétation est ambiguë (*anti-musical*), emploi relationnel ou qualificatif. En guise de modélisation, on avance que *anti*<sub>1</sub>- et *anti*<sub>2</sub>- ne sélectionnent pas les mêmes propriétés dans la *Structure Qualia* (Pustejovski 1991) des noms sur lesquels ils opèrent.

Différents marqueurs jouent sur le degré de la négation, et ses limites – comme *presque* et *à peine*. Les particules russes *bylo*, /*čut' ne*/ et *čut' bylo ne* expriment rétrospectivement la validation d'un état de choses non-p, sur fond d'une validation imminente de p, comme le montre Tatiana Bottineau (*L'expression de la négation à travers les particules russes bylo, čut' ne et čut' bylo ne*). En raison de son étymologie, *bylo* pose l'existence de p avant d'annoncer celle de non-p. *Čut' ne* confère à p une détermination en le localisant sur un gradient ; p est premier, sa validation a été manquée ou évitée d'extrême justesse. Avec *čut' bylo ne*, c'est non-p qui est premier ; *bylo* introduit un doute quant à l'imminence de p et atteste du dédoublement de l'instance énonciative : le procès p a-t-il été imminent ou ne l'a-t-il pas été ? L'étude s'appuie sur l'analyse des paramètres formels, tels que le point d'incidence des particules et la prosodie des propositions.

Phénomène sensible à l'atmosphère négative d'un énoncé, les termes à polarité négative ont une évolution envisagée en latin par Emmanuel Dupraz (*Le grammème latin nedum : une grammaticalisation inattendue*). Le connecteur latin *nedum*, peu courant, a connu un processus de grammaticalisation particulier. Il indique qu'un prédicat valable pour un parangon vaut aussi pour tout terme de l'échelle concernée, initialement dans la portée de la négation. En acquérant des emplois où il introduit un syntagme sans verbe conjugué, il est devenu un terme à polarité négative, puis un simple terme à polarité. Cette évolution va à l'encontre des tentatives les plus actuelles de lier acquisition et diachronie, qui supposent un mouvement de la polarité vers la négation, et non le mouvement inverse.

En synchronie, les termes quantifieur/intensifieur qui entretiennent un lien privilégié avec la négation ne manquent pas, et le redoublement de *ben* en français québécois en donne un exemple analysé dans le détail par Gaétane Dostie (*Réduplication et négation dans le domaine des quantifieurs/intensifieurs : « ben/ben ben » et <sup>1</sup>ben ben<sub>NÉG</sub> en français*

québécois). En conjonction avec son statut de mot *léger* au sens d'Abeillé, la difficulté de *ben* dans son rapport à la négation (*Il a (\*pas) ben travaillé* « beaucoup ») pourrait avoir amené la réduplication *ben ben* (*Il a pas ben ben travaillé* « pas beaucoup ») à s'y spécialiser. Les analyses reposent sur une série d'exemples authentiques puisés, pour une part importante, dans le *Corpus de français parlé au Québec* (CFPQ). La complexe question de la polysémie, dans les rapports entre le degré, la scalarité et la négation, est envisagée par l'approche du sens des unités lexicales dans la perspective de la lexicologie explicative et combinatoire de Mel'čuk.

Enfin, une construction montrant classiquement le passage de la contradiction à la contrariété est reconsidérée par Michael Hegarty (*Neg-Raising and Duals*). La montée de la négation dans *Je ne crois pas qu'elle le fera* dans son rapport de synonymie avec *Je crois qu'elle ne le fera pas* dépend crucialement du prédicat en cause. Est considérée la charge cognitive de ces prédicats, ainsi que l'expression d'une condition se généralisant sur des mondes possibles. Ce serait la raison pour laquelle les cas où la phrase enchâssante a une variable d'événement ne permettent pas l'équivalence recherchée.

La deuxième section réunit des discussions sur les représentations que l'on peut donner des relations de contradiction et de contrariété. Les relations qu'explorent Johan van der Auwera et Lauren Alsenoy concernent la polysémie des indéfinis (*Vers un cube des oppositions*). Leur article développe le carré classique des oppositions vers un cube à trois niveaux et à trois dimensions. Le carré classique des oppositions apparaît ainsi insuffisant pour expliquer certains phénomènes concernant les quantificateurs de langues naturelles. Une solution partielle consiste à attribuer trois niveaux au carré, partant d'une proposition avancée pour le carré de la modalité. Pourtant, la distinction en anglais entre *some* et *any* montre qu'une autre dimension doit être ajoutée, résultant en un cube. Après avoir transformé le carré en cube, le cube de quantification est succinctement comparé avec la géométrie des indéfinis telle que proposée par Haspelmath (1997).

L'article de Dominique Legallois (*Existe-t-il une énantiosémie grammaticale ? Réflexions à partir de la construction dative trivalente*) aborde également la question du carré sémiotique. Le phénomène relevé par les études sur le datif français mais assez peu analysé correspond aux interprétations de la construction dative trivalente (X verbe z à Y). L'interprétation contraire renvoie pour *J'ai acheté une voiture à Paul* soit au cas 1. où Paul, garagiste, n'a plus la voiture puisqu'il me l'a vendue, soit au cas 2. Paul, mon fils, et je lui ai offert une voiture – il la possède. L'interprétation contradictoire dans *Je te laisse les enfants ce week-end* correspond ou bien à 1. je dépose les enfants chez toi, je te les

confie, ou bien à 2. les enfants restent chez toi, je ne les prends pas, à toi de les garder. L'auteur plaide pour une autonomie de la structure argumentale (X verbe Z à Y) et considère que cette construction est suffisamment générique pour engendrer des énoncés qui, en contexte, peuvent donner lieu à des interprétations contraires ou contradictoires. Ainsi, la construction dative trivalente se révélerait être un cas d'énanthosémie grammaticale.

Naturellement, le rapport d'opposition construit par la négation, qu'il concerne des ensembles grammaticaux structurés comme les quantificateurs, ou des ensembles plus ouverts comme les verbes, dépend largement de ce sur quoi focalise la négation. C'est cette question de la focalisation de la négation et de sa portée (Larrivée 2001) que revisite Jacques Moeschler (*Négation, portée, et la distinction négation descriptive/métalinguistique*). Comme on le sait, la négation porte syntaxiquement sur un prédicat, généralement le verbe, et sa portée syntaxique peut correspondre ou non à l'interprétation pragmatique de l'énoncé. Lorsque la négation porte pragmatiquement sur un prédicat, son usage est descriptif (portée étroite, négation interne), alors qu'elle est métalinguistique (portée large, négation externe) lorsqu'elle porte sur la proposition entière. Cet article se pose la question de la portée sémantique de la négation, et de la manière dont les usages pragmatiques peuvent être dérivés à partir de la forme logique de l'énoncé. Y est défendue la thèse d'une sémantique à portée large pour la négation, et d'une dérivation pragmatique tant pour la négation descriptive que pour la négation métalinguistique.

L'éventuelle convergence de relations structurantes de la langue avec celles qu'on retrouve dans le discours est évaluée dans la dernière section du volume.

Alfredo Lescano (*À propos de quelques conditions énonciatives des réfutations*) considère la notion de réfutation. Les définitions données dans des travaux antérieurs à la lumière de la théorie argumentative de la polyphonie reposaient sur une conception ne prenant pas en compte la dimension interlocutive de l'énonciation. Cette perspective faisait des prédictions qui ne semblent pas toutes soutenues par les faits, et l'objet du travail publié ici est précisément la recherche d'une plus grande adéquation descriptive. Les précisions apportées permettent ainsi de situer la réfutation par rapport à des actes voisins d'invalidation, de désaccord, de mise en doute que l'auteur considère comme déterminés dès le niveau sémantique.

Le travail sur les actes de langage est au cœur de la réflexion de Sophie Anquetil (*Quand questionner, c'est réfuter*). Elle interroge les réalisations effectives d'actes de langage de diverses valeurs illocutoires (simples questions, réfutations, critiques, plaintes, etc.) dans leurs

rapports avec les virtualités argumentatives d'une forme telle que *Comment + pouvoir + tu/vous ?* À l'aide d'un corpus constitué à partir de la base de données Frantext, elle se demande ce qui, dans la matérialité discursive, oriente l'interprétation vers un macro-acte de réfutation. L'auteure considère que l'appréhension du contenu propositionnel permet de déterminer si l'application d'une loi de discours se justifie.

Emma Álvarez-Prendes (*La construction du désaccord dans le discours : concession vs réfutation*) démontre qu'un énoncé concessif (*un vent violent se lève, mais il souffle dans le bon sens*) et un énoncé réfutatif (*ce n'est pas un corbeau mais une pie*) peuvent manifester un même contenu sémantico-pragmatique. Aussi, la principale différence entre les deux types d'énoncés reste une question de degré et de polarité, de sorte que l'énoncé concessif réfute « de manière positive » le contenu propositionnel de l'interlocuteur – le dialogue entre les participants reste alors ouvert –, et l'énoncé réfutatif interdit toute possibilité de continuation du dialogue. Pour des raisons de préservation de face, l'énoncé concessif est le plus souvent privilégié par les locuteurs.

L'étude de Gilles Corminboeuf (*Négation et asyndète*) porte sur des constructions binaires juxtaposées qui comportent une négation dans leur partie initiale, par exemple *Je ne cherche pas, je trouve*. L'élimination d'un implicite, possiblement véhiculé dans l'avant-discours, renvoie à un processus en deux temps : il désamorce préventivement une inférence, puis il lui substitue son point de vue sur le mode explicite. En opérant un renversement argumentatif, l'énonciation *nég-P* a surtout pour fonction de réévaluer la force d'une inférence, ce qui n'est pas sans rappeler les négations polémiques et métalinguistiques.

Les emplois polémiques de la négation renvoient à un dire sous-jacent, mais qu'en est-il d'un dire explicitement nié ? Voilà le sujet considéré par Elizaveta Khachatryan (*L'emploi du verbe « dire » avec la négation. L'étude contrastive des constructions ne skazhu, ne govorju, non dico en russe et en italien*), pour les constructions italiennes et russes équivalentes de *Je ne dis pas que P*. Celles-ci se caractérisent par une asymétrie entre l'emploi positif et l'emploi négatif : la suppression de la négation ne transforme pas la forme négative en forme positive. On retrouve une situation analogue à celle de la montée de la négation abordée par Hegarty, où *ne pas dire P* ne correspond pas à *non P*, cas particulier de la négation asymétrique de Miestamo. Les différentes interprétations s'appréhendent à travers la sémantique diverse des *verbes de dire*. L'analyse syntaxique et sémantique proposée pour chaque construction aboutit à la définition du rôle de ces constructions dans le discours.

L'expression du dire est ce qui intéresse Corinne Féron et Danielle Coltier (*Adverbiaux en « préposition + infinitif » : sans mentir/à dire le*

vrai, à dire la vérité. *Incidence de la signification (négative ou positive) des constituants sur le fonctionnement de l'adverbial. Étude diachronique*) à travers des adverbiaux comme *sans mentir*, à dire le vrai, à dire la vérité. Les auteures confrontent deux séries d'adverbiaux illocutifs, les uns formés de constituants de sens négatif (*sans* + verbe signifiant une énonciation mensongère : *sans mentir*), les autres de constituants qui ne sont, ni formellement, ni sémantiquement négatifs (*à* + verbe signifiant une énonciation véridique : *à dire vrai*, *à (vous) dire le vrai*, *à (vous) dire la vérité*). Dans un premier temps, les auteures montrent que les constituants des adverbiaux de la première série s'opposent aux constituants des séquences de la seconde série. Dans un second temps, elles étudient le fonctionnement de ces adverbiaux : les séquences du type *sans mentir* fonctionnent comme « illocutifs purs », tandis que les adverbiaux en *à* + *dire* + *vrai/vérité* sont soit des « illocutifs purs », soit des « illocutifs-conjonctifs », ces fonctionnements, d'après étude sur corpus, n'ayant pas connu de changement notable entre le français préclassique et le français contemporain.

*Last but not least*, Elisabeth Richard et Griselda Drouet (*Une stratégie énonciative singulière : la mise en scène de la contradiction dans le discours oral*) examinent comment les contradictions peuvent être sauvées par le discours. L'inacceptabilité devrait frapper un même énoncé dont la version affirmative et niée serait coordonnée par *et* de type *Ma montre marche et ne marche pas*. Pourtant, l'aporie logique met *a contrario* en scène une singularité énonciative. Cette singularité passe par la mise en scène de conditions de validation alternative pour chaque partie de la coordination, donnant lieu à des effets polyphoniques qui sont analysés. L'instance énonciative a ainsi partie liée au processus d'interprétation des représentations linguistiques, suggérant la continuité de la notion de contradiction dans les différents ordres du sens.

L'ouvrage propose une sélection des contributions présentées initialement au colloque *A Contrario*, qui s'est déroulé à l'Université de Caen au printemps de 2010. Le colloque et l'ouvrage ont bénéficié du soutien des membres du comité scientifique, composé de Denis Apothéloz, Peter Blumenthal, Nathalie Fournier, Bernard Fradin, Jacques François, Zlatka Guentcheva, Isabelle Haïk, Ekkehard König, Hans Kronning, Pierre Larrivé, Dominique Legallois, Jean-Luc Manguin, Fabienne Martin, Philip Miller, Jacques Moeschler, Michel Morel, Claude Muller, Franck Neveu, Henning Nölke, Michele Prandi, Daria Toussaint et Laurice Tuller. Les directeurs de l'ouvrage expriment leurs remerciements aux participants, aux auteurs, aux évaluateurs, ainsi qu'à l'équipe éditoriale qui a soutenu la publication rapide et efficace du volume.

## **2. Bibliographie**

- Greimas, A. J., *Sémantique structurale : recherche et méthode*, Paris, Larousse, 1966.
- Horn, L. R., *A natural history of negation*, Chicago, University of Chicago Press, 1989.
- Duffley, P. et Larrivée, P., « Anyone for non-scalarity ? », in *English Language and Linguistics*, 2010, vol. 14, n° 1, p. 1-17.
- Hay, J., Kennedy, C. et Levin, B., « Scalar structure underlies telicity in ‘degree achievements’ », in *Proceedings of SALT 9*, Ithaca, Cornell Linguistics Circle Publications, 1999, p. 127-144.
- Larrivée, P., *L'interprétation des séquences négatives : portée et foyer des négations en français*, Bruxelles, Duculot, 2001.
- Lyons, J., *Sémantique linguistique*, Paris, Larousse, 1980.
- Miestamo, M., *Standard negation : the negation of declarative verbal main clauses in a typological perspective*, Berlin et New York, Mouton de Gruyter, 2005.